

Boutique à louer

Autor(en): **Monselet, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 30

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nameint monsu l'inspetteu. Cein prâovè qu'on est d'attaque et qu'on est bon ci-toyein.

Mâ sè faut tot parâi pas trào bragâ, sein quiet on pào ètrè d'obedzi d'ein rabattrè, coumeint cein est arrevâ à Bibelet adon que l'avâi étâ nonmâ assesseu-suppléant dè la justice dè pé.

Quand l'a z'u reçu la lettra iò on lâi marquavè que l'étâi nonmâ et que l'a z'ua montrâie à sa fenna qu'est z'allâie dè suite s'atsetâ dè quiet sè fèrè onna balla roba nâova, Bibelet s'est revou on bocon et l'a z'u couâite dè vito allâ fèrè on tor la pinta po tâtsi, sein fèrè assemblant dè rein, dè fèrè savâi que l'avâi étâ nonmâ dè la justice.

Quand l'arrevè, tràovè on part d'amis que partadzivont on litre et va s'achetâ d'écoutè leu.

— Eh! vouaiquie Bibelet, se firon, quin bon nové?

— Eh bin, tot dè bon. Parait que elliâo dè la justice dè pé n'ont pas ti étâ re-nonmâ, se lâo fâ.

— Te crâi! et porquî?

— C'est que y'é reçu onna lettra iò què diont que su nonmâ assesseu... Teni, vouaiquie:

— Bravò! bravò! Bibelet, respet por cein dussè ve fèrè pliési?

— Eh bin, oi, lo catso pas!

— Oh! ditès-vâi, se fâ ion que tegnâi la lettra, on dzalâo, bin su, te n'é nonma assesseu-suppléant!

— Eh bin, repond Bibelet, assesseu bin assesseu-suppléant, n'est-te pas mémo affèrè.

— Oh! dianstre na!

— Ne sé pas quinna differeince lâo avâi!

— Oh! câise-tè! c'est l'édhie et lo vin. Bin, étiuta, Bibelet, tè vé cein espliâ: Te vas à la tserri avoué tè dou vévaux, et quand t'as fé on part dèrs, ton Gris a on coup de sang et t'és obedzi dè lo déplyi po lo ramenâ à otò; pào-tou fèrè avoué la Bronna tota letta?

— Na.

— Eh bin, po refèrè te n'apliâ, te vas veri lo bâo à Sami, que te met à coté la Bronna et te fini dè laborâ ton camp... Ora comprends-tou cein que est qu'on assesseu-suppléant?

Bibelet ruminè on bocon ein bévesseint na verro, et furieux, ye fâ à l'autro: Adon l'est mè que su lo bâo!... Eh bin, man, ye demando ma démechon!»

Boutique à louer.

Habiter n'importe quoi, excepté quelque chose qui ressemble à la maison de tout le monde, c'est la préoccupation de tous les esprits amoureux de fantaisie: Diogène demeurait dans un tonneau. Siméon Stylite demeurait sur une colonne.

La Madelaine se plaisait dans une grotte.

Arsène Houssaye a longtemps vécu dans un moulin.

Ziem, le peintre, a passé la moitié de sa vie dans une voiture.

Mon ami le félibre Anselme Mathieu demeurait dans une église à Avignon, — une église qu'il avait restaurée à ses frais, et pour lui seul.

En ce qui me concerne, j'ai demeuré pendant une saison dans une boutique. C'était à l'époque que Dickens a appelée *les temps difficiles*.

Un jour que je me promenaïs assez mélancoliquement le long du canal Saint-Martin, mes yeux furent attirés par cette enseigne: *Boutique à louer; s'adresser au concierge de la maison*,

— Parbleu! m'écriai-je, voilà mon affaire! Je suis las de toujours demeurer au cinquième étage.

Et j'entrai chez le concierge, comme l'écriteau m'y invitait.

Le prix me parut modique; mais je ne laissai pas d'être embarrassé lorsque le concierge me demanda mon industrie.

— Vous savez, dit-il, le propriétaire ne veut pas de métier bruyant... Ni forgeron, ni serrurier, ni marchand d'oiseaux.

— Soyez tranquille, répondis-je; il n'y a rien à craindre de tel avec moi; je hais le bruit.

— Qu'est-ce que vous vendez?

— Je ne suis pas encore décidé.

— Pas de choses désagréablement odorantes, au moins.

— Oh!

Moyennant ces réserves, l'engagement de location fut passé; et le lendemain je prenais possession de ma boutique, — une petite boutique propre, bien claire, au milieu de laquelle j'établis ma table à écrire.

Tous les matins j'ôtâis gravement mes volets, comme un commerçant, comme l'épicier, mon voisin de droite, comme la mercière, ma voisine de gauche. Je faisais mon ménage moi-même, ce qui n'était pas bien long.

Il y eut, les premiers jours, une sensation d'étonnement dans le quartier. On s'arrêtait curieusement devant ma boutique, qu'aucun rideau ne protégeait; on me regardait écrivant ou lisant.

On interrogeait surtout le concierge.

— Qu'est-ce que c'est donc que votre nouveau locataire?

— Je ne sais pas... c'est un marchand qui n'a pas encore débâillé.

Et le concierge, dont j'avais su me faire un ami, me tenait au courant de tous les propos, en ajoutant régulièrement:

— Vous devriez tout de même vous décider.

— Croyez-vous?

— On n'occupe pas une boutique sans l'utiliser.

— Vous voyez bien que si.

— Je veux dire: ce n'est pas l'usage.

— Je le ferai peut-être venir.

— Enfin cela vous regarde.

— Précisément.

Je m'apercevais néanmoins que ce concierge était contrarié.

Quelquefois il venait dans ma boutique, où il avait ses grandes et petites entrées, comme le soleil, et il regardait autour de lui en soupirant.

— Qu'avez-vous, monsieur Brucolaque? lui demandais-je.

— Je pense qu'on pourrait établir un joli dépôt ici.

— Un dépôt de quoi?

— De la première denrée venue... de pruneaux, par exemple.

— De pruneaux?

— Ou de sangsues... Oh! je n'ai pas de préférence.

— Ni moi non plus. J'y songerai, monsieur Brucolaque.

Une autre fois il me dit en grattant son front soucieux:

— J'ai une idée.

— Cela ne m'étonne pas, répondis-je: voyons votre idée?

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas blanchisseuse?

— Hein?

— Ou blanchisseur. Les frais d'agencement ne coûtent presque rien: de l'eau, du feu, deux ou trois baquets, quelques fers à repasser. Le quartier vous fournirait de petites apartements.

— Ah! le quartier me fournirait?...

— Certainement, vous auriez, pour commencer, la pratique de toute la maison... et la mienne.

— Je vous blanchirais, monsieur Brucolaque?

— Moi et bien d'autres. Je salis beaucoup. Examinez cette idée...

— Je l'examinerai certainement.

— Un garçon comme vous ne peut pas toujours rester sans rien faire.

— Mais je travaille beaucoup, monsieur Brucolaque.

— Ta! ta! ta! des écritures, cela ne mène pas loin.

— Voyons, quand me rendrez-vous réponse? me demanda-t-il.

— Il faut que je consulte ma famille.

On ne se fait pas comme cela *petite blanchisseuse* du jour au lendemain...

Il me quitta en hochant sa tête de concierge.

A partir de ce jour, je compris que j'aurais quelque peine à me maintenir dans ma boutique.

Peu de temps après, en effet, le propriétaire me signifia mon congé — sous prétexte que *je faisais remarquer la maison*.

Charles MONSELET.